

LES
CAHIERS
DE LA
nrf

ANDRÉ
MALRAUX

VIE DE NAPOLEON
PAR LUI-MÊME

GALLIMARD

VIE DE NAPOLÉON
PAR LUI-MÊME

ANDRÉ MALRAUX

VIE DE NAPOLÉON
PAR LUI-MÊME

Préface
de Jean Grosjean
Postface
de Philippe Delpuech

nrf

GALLIMARD

PRÉFACE

Quand André Malraux a vingt ans, il est ébloui par le pouvoir de l'imagination comme nombre de jeunes gens de son époque : il fallait sortir de cette sagesse qui n'avait abouti qu'à une guerre mondiale.

Mais à trente ans Malraux a accumulé déjà les expériences les plus diverses et découvert les dimensions du monde réel. Il a pris conscience de ce qu'il faut d'intelligence et d'énergie pour faire face à l'univers. On comprend que la figure de Napoléon l'ait intrigué.

Que dix ans plus tard le Malraux de la quarantaine aille sonder un autre archétype n'empêche pas que dès 1930 il ait mis sur pied une curieuse autobiographie de Napoléon comme une sorte de miroir grossissant où on puisse découvrir ce que notre vie a de dimension épique mais aussi ce qu'elle peut avoir de caricatural.

On lit ce livre avec un plaisir assez unique. Il peut tour à tour réjouir et indigner n'importe qui. Les étrangetés y sont convaincantes, les textes connus y paraissent neufs. La durée y est non pas fiévreuse, mais infatigable. À tout instant, sans un temps mort, on change de lieu, de sujet, d'interlocuteur. Malraux fait revivre la célèbre vivacité napoléonienne, Napoléon se prête merveilleusement à un film malrucien.

Alors paraissent au grand jour toutes nos contradictions innées. Le rassembleur est un individualiste. Une révolution qu'on sauve est tuée et une révolution qui se suicide se propage.

Napoléon a des modesties provocantes et des hauteurs ubuesques. Sa lucidité surprend et ses inconsciences n'étonnent pas moins. Sa promptitude légendaire n'est pas exempte de bévues. Il touche à tout avec un bonheur déconcertant et de sinistres lacunes. Une réussite de rêve aboutit à une chute qui fait songer mais que nimbera l'épreuve.

Malraux a cru n'avoir qu'ausculté son héros à travers les textes qui en émanent, au point de n'avoir ni signé ni présenté son montage. Mais le découpage des phrases, leur isolement ou leur regroupement, leur transposition, leur distribution selon l'irréversible chronologie d'une vie, et aussi, bien sûr, les omissions font un Napoléon plus vrai que nature.

Où, on reconnaît Napoléon à ce style dont l'aplomb, qui tient de César et de Saint-Just, voile l'accent corse et les louvoiements du destin. Mais cette exploration de la vie humaine par un art de brusqueries éclatantes porte bien la griffe d'André Malraux.

Jean Grosjean

26 avril 1786. *Valence.* — C'est aujourd'hui que Paoli entre dans sa soixante-unième année. Les Corses ont pû, en suivant toutes les lois de la justice, secouer le joug génois et peuvent en faire autant de celui des Français. Amen!

Mai 3. — Toujours seul au milieu des hommes, je rentre pour rêver avec moi-même et me livrer à toute la vivacité de ma mélancolie. De quel côté est-elle tournée aujourd'hui? Du côté de la mort. Dans l'aurore de mes jours je puis encore espérer de vivre longtemps. Je suis absent depuis six à sept ans de ma patrie. Quelle fureur me porte donc à vouloir ma destruction? Sans doute, que faire dans ce monde? Puisque je dois mourir, ne vaut-il pas autant se tuer? Quel spectacle verrais-je dans mon pays? Mes compatriotes chargés de chaînes, et qui baissent en tremblant la main qui les opprime!

Septembre 20. *Lyon.* — Je quitte Lyon avec plus de peine encore que Valence; je me trouvais si bien dans cette ville qu'il me semble que j'aurais voulu y passer ma vie, mais il faut suivre sa destinée et surtout se plier aux exigences de son état. Un soldat ne doit pas s'attacher à autre chose qu'à son drapeau¹.

2 avril 1787. — Napoléon Bonaparte, lieutenant en second au régiment de la Fère-artillerie, supplie Monseigneur le Maréchal de Ségur de vouloir bien lui accorder un congé de cinq mois et demi à compter du 16 mai prochain.

Novembre 22. *Paris.* — Je sortais des Italiens et me promenais à grands pas sur les allées du Palais-Royal. J'étais sur le seuil de

ces portes de fer quand mes regards errèrent sur une personne du sexe. L'heure, la taille, sa grande jeunesse ne me firent pas douter qu'elle ne fût une fille. Je la regardais : elle s'arrêta. Sa timidité m'encouragea et je lui parlai... Je lui parlai, moi qui, pénétré plus que personne de l'odieux de son état, me suis toujours cru souillé par un seul regard... Vous aurez bien froid, lui dis-je, comment pouvez-vous vous résoudre à passer dans les allées ?

— Ah ! monsieur, l'espoir m'anime. Il faut terminer ma soirée.

L'indifférence avec laquelle elle prononça ces mots, le flegmatique de cette réponse me gagna, et je passai avec elle.

— Vous avez l'air d'une constitution bien faible. Je suis étonné que vous ne soyez pas fatiguée du métier.

— Ah ! dame, monsieur, il faut bien faire quelque chose.

— Cela peut être, mais n'y a-t-il pas de métier plus propre à votre santé ?

— Non, monsieur, il faut vivre.

Je fus enchanté, je vis qu'elle me répondait au moins, succès qui n'avait pas couronné toutes les tentatives que j'avais faites.

1^{er} juillet 1788. *Auxonne.* — Je n'ai d'autre ressource que mon travail. Je m'habille seulement une fois par semaine : je dors très peu depuis ma maladie, c'est incroyable combien peu ! Je me mets au lit à dix heures et me lève à quatre. Je ne fais qu'un repas par jour, ce régime convient très bien à ma santé¹.

1^{er} avril 1789. *Auxonne.* — Cette année s'annonce par des commencements bien flatteurs pour les gens de bien et, après tant de siècles de barbarie féodale et d'esclavage politique, l'on est tout surpris de voir le mot *Liberté* enflammer des cœurs que le luxe, la noblesse et les arts semblaient avoir désorganisés. Tandis que la France renaît, que deviendrons-nous, nous autres infortunés Corses ?

Juillet 14. — *Prise de la Bastille. Révolution française.*

8 février 1791. *Serve.* — J'ai trouvé partout les paysans très fermes sur leurs étriers. Surtout en Dauphiné ; ils sont tout disposés à périr pour le maintien de la Constitution.

Les femmes sont partout royalistes. Ce n'est pas étonnant. La liberté est une femme plus jolie qu'elles qui les éclipsent. Il faudrait que la Société patriotique fit présent d'un habillement complet corse à Mirabeau, c'est-à-dire d'une barrette, veste, culotte et caleçon, cartouchière, stylet, pistolet et fusil; cela ferait un bon effet.

Juin 1^{er}. — En vérité, les orateurs monarchistes ont beaucoup fait pour la chute de la monarchie, car, après s'être bien essoufflés en de vaines analyses, ils disent toujours que le gouvernement républicain est impossible parce qu'il est impossible.

Juillet 27. Valence. — Aura-t-on la guerre?

Ce pays est plein de zèle et de feu. Dans une assemblée composée de vingt-deux sociétés des trois départements, l'on fit, il y a quinze jours, la pétition que le Roi fût jugé. J'ai porté un toast aux patriotes d'Auxonne lors du banquet du 14.

1^{er} février 1792. Ajaccio. — Dans les circonstances difficiles, le poste d'honneur d'un bon Corse est de se trouver dans son pays. L'officier général du département m'a offert une place d'adjudant major dans les bataillons volontaires.

Avril. Guerre de la première Coalition.

Mai 29. Paris. — Je suis arrivé hier. Paris est dans les plus grandes convulsions. L'on a doublé la garde nationale, qui restait aux Tuileries pour garder le Roi. La désertion parmi les officiers est excessive; de toute manière la position est critique.

Juin 20. — Suivons! Comment a-t-on pu laisser entrer cette canaille? Il fallait en balayer quatre ou cinq cents avec du canon, et le reste courrait encore¹.

Sept à huit mille hommes, armés de piques, de haches, d'épées, de fusils, de broches, de bâtons pointus, se sont portés à l'Assemblée pour y faire une pétition. De là ils ont été chez le Roi. Le jardin des Tuileries était fermé et 15 000 gardes nationaux le gardaient. Ils ont jeté bas les portes, sont entrés dans le palais, ont braqué des canons contre l'appartement du Roi, ont jeté à terre quatre portes, ont présenté au Roi deux cocardes, une blanche et l'autre tricolore. « Choisis donc, lui ont-ils dit, de

régner ici ou à Coblentz. » Le Roi s'est bien montré. Il a mis le bonnet rouge.

Quand on me dit que Louis avait placé le bonnet rouge sur sa tête, je conclus qu'il avait cessé de régner, car, en politique, on ne se relève point de ce qui avilit.

Juillet 3. — Ceux qui sont à la tête sont des pauvres hommes ; il faut avouer, lorsque l'on voit tout cela de près, que les peuples valent peu la peine que l'on se donne tant de souci pour mériter leur faveur.

Chacun cherche son intérêt et veut parvenir à force d'horreur ; l'on intrigue aujourd'hui aussi bassement que jamais. Tout cela détruit l'ambition.

Août 10. — Logé rue du Mail, place des Victoires. Au bruit du tocsin et de la nouvelle qu'on donnait l'assaut aux Tuileries, je courus au Carrousel. Avant d'arriver, j'avais été rencontré dans la rue des Petits-Champs par un groupe d'hommes hideux, promenant une tête au bout d'une pique. Me trouvant l'air d'un monsieur, ils étaient pour me faire crier : « Vive la Nation ! » Ce que je fis sans peine, comme on peut bien le croire.

Le château se trouvait attaqué par la plus vile canaille. Le palais forcé, le Roi rendu dans le sein de l'Assemblée, je me hasardai à pénétrer dans le jardin.

Après la victoire des Marseillais, j'en vis un sur le point de tuer un garde du corps. Je lui dis :

— Homme du Midi, sauvons ce malheureux !

— Es-tu du Midi ?

— Oui.

— Eh bien ! sauvons-le.

Si Louis XVI se fût montré à cheval, la victoire lui fût restée.

Septembre 22. — *Proclamation de la République française.*

Octobre 18. *Ajaccio.* — J'aurais voulu me rendre promptement à Bonifacio pour mettre ordre à tout ; mais le général me fait demander et je suis obligé d'aller à Corte. Les dernières nouvelles nous annoncent que les ennemis ont abandonné Verdun et Longwy ; les nôtres ne s'endorment pas. La Savoie et le Comté de Nice sont pris et la Sardaigne sera bientôt attaquée.

11 janvier 1793. *Olmettes.* [Aux officiers municipaux de Bonifacio.] — Nous arriverons demain dans votre ville, en conséquence de l'ordre du général Paoli. J'aurai avec moi deux compagnies. Je connais votre zèle et votre civisme, et je ne doute point de votre activité pour que la troupe ne manque de rien.

BUONAPARTE,
Lieutenant-Colonel
des Volontaires nationaux d'Ajaccio.

Juillet. — *Révolte du Midi contre la République.*

Août 28. — *Occupation de Toulon par les Anglais.*

Septembre 16. *Au siège de Toulon.* — C'est l'artillerie qui prend les forteresses.

19. — Grâce à moi, l'armée a enfin une artillerie.

Octobre 25. — L'artillerie commence à marcher.

Novembre 14. — Le plan d'attaque pour la ville de Toulon que j'ai présenté aux généraux est le seul praticable.

30. — Les ennemis, sentant toute l'importance de la batterie des hommes sans peur s'y sont portés en très grande force, l'ont enlevée, ont encloué les pièces. Elle a été reprise une demi-heure après. Le général Dugommier s'est battu avec un courage vraiment républicain¹.

Décembre 17. — Allez vous reposer ; nous venons de prendre Toulon, vous pourrez y coucher après-demain.

24. — Les ennemis ont mis dans leur retraite une précipitation inouïe. Une grande partie de leur bagage est tombée en notre pouvoir. Si le vent les eût obligés à tarder quatre heures, ils étaient perdus.

2 juillet 1794. — *Révolution de Thermidor.*

Août 7. *Antibes.* [Aux représentants Albitte et Saliceti.] — Vous m'avez suspendu de mes fonctions, arrêté et déclaré suspect. Me voilà flétri sans avoir été jugé, ou bien jugé sans avoir été entendu. Depuis l'origine de la révolution, n'ai-je pas été toujours attaché aux principes ? Ne m'a-t-on pas toujours vu dans la lutte, soit contre les ennemis internes, soit, comme militaire, contre les étrangers ? J'ai tout perdu pour la République. Depuis, j'ai servi sous Toulon avec quelque distinction,

et j'ai mérité à l'armée la part de lauriers qu'elle a acquise à la prise de Saorgio. Saliceti, tu me connais, as-tu rien vu, dans ma conduite de cinq ans, qui soit suspect à la Révolution ?

Août 14. [*Aux représentants du peuple.*] — Citoyens, vous trouverez ci-joint la réponse aux quatre demandes que vous m'avez faites. Depuis qu'il me semble que j'ai perdu l'estime des âmes libres, le sentiment de ma conscience soutient mon âme dans le calme, mais les sentiments de mon cœur sont bouleversés, et je sens qu'avec une tête froide, mais un cœur chaud, il n'est pas possible de se résoudre à vivre longtemps dans la suspicion.

18 mai 1795. *Paris. Journée du 1^{er} Prairial.* — Si nous continuons à salir ainsi notre révolution, on sera honteux d'être Français. Barras est au bout du boulevard avec pas mal de troupes et il se propose, à ce qu'il m'a dit, de lancer des bombes. Je lui ai conseillé de ne pas le faire.

Juin 22. — Je suis employé comme général de brigade dans l'armée de l'Ouest. Je suis malade, ce qui m'oblige à prendre un congé...

Aujourd'hui, on fait la lecture de la constitution à la Convention.

Juillet 3. *Paris (Mémoire sur l'armée d'Italie).* — Depuis le Saint-Bernard jusqu'à Vado, les Alpes, que notre armée occupe, forment une circonférence de 95 lieues. On ne pourrait donc faire circuler nos troupes de la gauche à la droite en moins de deux ou trois décades, tandis que l'ennemi tient le diamètre et qu'il communique en trois ou quatre jours. Cette seule circonstance topographique rend toute défense désavantageuse, plus meurtrière pour notre armée, plus destructive pour nos charrois, et plus onéreuse au trésor public que la campagne la plus active.

Juillet 12. — Le luxe, le plaisir et les arts reprennent ici d'une manière étonnante. Les femmes sont partout.

24. — Les nouvelles du Midi sont affligeantes. Il faut espérer que bientôt un gouvernement ferme et mieux organisé fera cesser tout cela.

Août 17. — L'on m'a porté pour servir à l'armée de la Vendée : je n'accepte pas.

20. — Je suis attaché, dans ce moment-ci, au bureau topographique du Comité de Salut public. Si je demande, j'obtiendrai d'aller en Turquie comme général pour organiser l'artillerie du Grand Seigneur.

L'on est ici tranquille, mais des orages se préparent peut-être.

Septembre 5. — Le Comité a pensé qu'il était impossible que je sortisse de France tant que durera la guerre. Je vais être rétabli dans l'artillerie.

Si je reste ici, il n'est pas impossible que la folie de me marier me prenne.

7. — L'on est ici très tranquille. L'on a tort de voir les choses au tragique. La République, puissante au-dehors, saura bientôt rétablir la police au-dedans.

27. — Il y a dans ce moment quelque bouillonnement et des germes très incendiaires.

Octobre 3 [*11 vendémiaire*]. — Tout est en feu dans Paris depuis ce matin. Il faut prendre garde. Je n'ai pas un grand crédit.

4. — J'ai trouvé plusieurs députés, tout effarés ; entre autres Cambacérès. Ils s'attendaient à être attaqués le lendemain, ils ne savaient que résoudre. On me demanda conseil ; je répondis, moi, en demandant des canons. Cette proposition les épouvanta ; toute la nuit se passa sans rien décider.

5 [*13 vendémiaire*]. — Les nouvelles étaient fort mauvaises. Alors on me chargea de toute l'affaire, et ensuite on se mit à délibérer si pourtant on avait de droit de repousser la force par la force. « Attendez-vous, leur dis-je, que le peuple vous donne la permission de tirer sur lui ? Me voici compromis, puisque vous m'avez nommé ; il est bien juste que vous me laissiez faire. » Là-dessus, je quittai ces avocats, qui se noyaient dans leurs paroles, je fis marcher les troupes.

6, 2 heures du matin. [*À Joseph.*] — Enfin, tout est terminé ; mon premier mouvement est de te donner de mes nouvelles. Les royalistes devenaient tous les jours plus fiers. La Convention a

ordonné de désarmer la section Lepelletier; elle a repoussé les troupes. Menou a été sur l'heure destitué. La Convention a nommé Barras pour commander la force armée; les Comités m'ont nommé pour commander en second. Nous avons disposé nos troupes; les ennemis sont venus nous attaquer; nous avons tué beaucoup de monde. Nous avons désarmé les sections. Le bonheur est pour moi; ma cour à Eugénie et à Julie.

11. — J'ai été nommé général en second de l'armée de l'intérieur.

25. — Je suis nommé général en chef de l'armée de l'intérieur.

Janvier 19. *Paris (Note sur l'armée d'Italie).* — Il faut que le Gouvernement ait une confiance entière dans son général, lui laisse une grande latitude, et lui présente seulement le but qu'il veut remplir. Il faut un mois pour avoir réponse d'une dépêche venant de Padoue, et, pendant ce temps, tout peut changer.

Mars 9. — Du dix-neuvième jour du mois de ventôse de l'an quatre de la République, acte de mariage de Napolione Buonaparte, général en chef de l'armée de l'intérieur, âgé de vingt-huit ans, né à Ajaccio, département de la Corse, domicilié à Paris, rue d'Antin, fils de Charles Buonaparte, rentier, et de Letizia Ramolini ;

Et Marie-Joseph-Rose Detascher, âgée de vingt-huit ans, née à l'île Martinique, dans les îles du Vent, domiciliée à Paris, rue Chantereine, fille de Joseph-Gaspard Detascher, capitaine de dragons, et de Rose-Claire Desergers de Sanois, son épouse.

11. [*Au Directoire.*] — J'avais chargé le citoyen Barras d'instruire le Directoire de mon mariage avec la citoyenne Tascher Beauharnais. La confiance que m'a montrée le Directoire me fait un devoir de l'instruire de toutes mes actions. C'est un nouveau lien qui m'attache à la patrie ; c'est un gage de ma plus ferme résolution de ne trouver de salut que dans la République.

21. — *Départ pour l'armée d'Italie.*

27. *Nice.* — Soldats, vous êtes nus, mal nourris ; le Gouvernement vous doit beaucoup, il ne peut rien vous donner. Votre patience, le courage que vous montrez au milieu de ces rochers

sont admirables ; mais ils ne vous procurent aucune gloire, aucun éclat ne rejaillit sur vous. Je veux vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde. De riches provinces, de grandes villes seront en votre pouvoir ; vous y trouverez honneur, gloire et richesses. Soldats d'Italie, manquerez-vous de courage ou de constance¹ ?

28. [*Au Directoire.*] — J'ai témoigné à l'armée, en votre nom, votre satisfaction sur sa bonne conduite et sa patience. Cela a infiniment flatté le soldat et surtout l'officier. Un bataillon s'est mutiné sous prétexte qu'il n'avait ni souliers ni argent. J'ai fait arrêter tous les grenadiers.

Avril 6. *Albenga.* — J'ai transféré le quartier général à Albenga. Le mouvement a tiré l'ennemi de ses quartiers d'hiver. Il a avancé des avant-postes à Dego.

Le roi de Sardaigne se donne, de son côté, le plus grand mouvement.

L'armée est dans un dénuement à faire peur. J'ai encore de grands obstacles à surmonter, mais ils sont surmontables. La misère y a autorisé l'indiscipline, et sans discipline point de victoire.

L'armée piémontaise est forte de 40 000 hommes d'infanterie. Celle des Autrichiens est forte de 34 000 d'infanterie. Je n'ai de disponible que 45 000 hommes.

J'ai trouvé à Oneilles des marbres qui sont évalués à quelque argent. J'ai ordonné qu'on les mette à l'enchère ; cela pourra nous donner de 30 000 à 40 000 livres.

12. *Carcare.* — Vive la République ! Aujourd'hui, 23 germinal, la division du général Masséna et celle du général Laharpe ont attaqué les Autrichiens, qui étaient au nombre de 13 000 hommes, commandés par le général Beaulieu, occupant l'importante position de Montenotte. Les républicains ont complètement battu les Autrichiens, et leur ont tué ou blessé 3 000 hommes.

15. [*Au Directoire.*] — J'ai aujourd'hui à vous rendre compte de la bataille de Millesimo.

L'ennemi enveloppé de tous les côtés n'eut pas le temps de

ANDRÉ MALRAUX

VIE DE NAPOLEÓN PAR LUI-MÊME

On lit ce livre avec un plaisir assez unique. Il peut tour à tour réjouir et indigner n'importe qui. Les étrangetés y sont convaincantes, les textes connus y paraissent neufs. La durée y est non pas fiévreuse, mais infatigable. À tout instant, sans un temps mort, on change de lieu, de sujet, d'interlocuteur. Malraux fait revivre la célèbre vivacité napoléonienne, Napoléon se prête merveilleusement à un film malrucien.

Alors paraissent au grand jour toutes nos contradictions innées. Le rassembleur est un individualiste. Une révolution qu'on sauve est tuée et une révolution qui se suicide se propage. Napoléon a des modesties provocantes et des hauteurs ubuesques. Sa lucidité surprend et ses inconsciences n'étonnent pas moins. Sa promptitude légendaire n'est pas exempte de bévues. Il touche à tout avec un bonheur déconcertant et de sinistres lacunes. Une réussite de rêve aboutit à une chute qui fait songer mais qui nimbera l'épreuve.

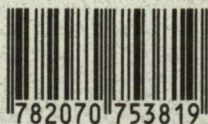
Malraux a cru n'avoir qu'ausculté son héros à travers les textes qui en émanent, au point de n'avoir ni signé ni présenté son montage. Mais le découpage des phrases, leur isolement ou leur regroupement, leur transposition, leur distribution selon l'irréversible chronologie d'une vie, et aussi, bien sûr, les omissions font un Napoléon plus vrai que nature.

Oui, on reconnaît Napoléon à ce style dont l'aplomb, qui tient de César et de Saint-Just, voile l'accent corse et les louvoiements du destin. Mais cette exploration de la vie humaine par un art de brusqueries éclatantes porte bien la griffe d'André Malraux.

JEAN GROSJEAN

Édition établie par Philippe Delpuech, docteur en Histoire, diplômé de l'École Pratique des Hautes Études, qui a préparé la publication de La Reine de Saba en 1993 et collabore actuellement à la réédition des Œuvres complètes d'André Malraux dans la «Bibliothèque de la Pléiade».

Préface de Jean Grosjean.



9 782070 753819



91-XI

A 75381

ISBN 2-07-075381-6

150 FF tc